

ALLEMAND

ÉPREUVE À OPTION

COMMENTAIRE COMPOSÉ EN LANGUE ÉTRANGÈRE

Denis Bousch, Elisabeth Rothmund

Coefficient : 3 ; durée : 6 heures

Comme l'an passé, le jury a corrigé cette session 34 copies de commentaire : les effectifs sont stables, et le profil du paquet sensiblement comparable à celui de 2011. La moyenne est de 10,26, soit un demi-point de plus que lors de la session précédente, ce qui n'est pas tant dû à une spectaculaire augmentation du niveau qu'à un nombre de mauvaises copies légèrement moins élevé : 9 copies ont été notées entre 02 et 07 (11 en 2011), 16 s'échelonnent entre 08 et 13 (14 en 2011) et 9 ont obtenu une note supérieure ou égale à 14, le jury se réjouissant d'avoir pu attribuer un 18 et un 19. Les notes les plus faibles s'expliquent soit par un niveau de langue nettement insuffisant, soit par un mauvais traitement du sujet (un contresens total dans un cas, une copie ne comprenant que quelques lignes dans l'autre).

Le texte proposé cette année s'inscrivait d'une certaine manière dans la continuité de celui proposé l'an passé, puisqu'il s'agissait là encore de poésie du XX^e siècle. Si l'auteur en était probablement moins connu qu'Ingeborg Bachmann, nous avons pris soin de donner quelques indications d'ordre biographique de nature à faciliter la compréhension du texte à travers la situation politique et historique de l'auteur. Concernant le choix du texte, nous souhaiterions rappeler les contraintes auxquelles le jury est soumis : pour des raisons d'équité, il convient en effet d'éviter les auteurs figurant au programme des épreuves sur programme des deux ENS, non seulement pour l'année en cours mais aussi, en raison de la présence potentielle de candidats redoublant ou triplant leur année de khâgne, des trois années écoulées. Sachant que l'épreuve d'option de l'ENS-Ulm comprend 2 auteurs renouvelés par moitié chaque année, que celle de l'ENS-Lyon en comporte 3 renouvelés tous les ans, ce ne sont parfois pas moins d'une petite quinzaine d'auteurs qui doivent être écartés. Que le choix du jury se porte sur un auteur éventuellement moins connu ne relève donc pas d'une stratégie particulière, mais de contraintes d'ordre matériel : le choix se fait toujours sur le texte lui-même, plus que sur la seule identité de l'auteur.

Le texte de Paul Zech présentait, dans la démarche d'ensemble qu'il exigeait de la part des candidats, certaines similitudes avec celui proposé l'an passé, puisque comme le texte d'Ingeborg Bachmann, il s'agissait d'une poésie engagée, inscrite dans son temps et qui nécessitait certaines connaissances historiques et politiques pour être interprété de manière satisfaisante. Nous voudrions à ce propos faire quelques remarques sur l'utilisation qu'il convient de faire des indications « paratextuelles » – les dates de l'auteur, les références à l'édition utilisée et d'éventuelles informations complémentaires : toutes sont évidemment importantes, mais toutes n'ont peut-être pas la même importance. Il convient donc de « faire le tri » entre ce qui peut être pertinent pour le commentaire et ce qui l'est moins. Nous voudrions notamment mettre en garde contre une surinterprétation des références éditoriales : il s'agissait ici d'une publication posthume, et même si un candidat a su en tirer un parti intéressant (notamment à partir du lieu de publication – la République Démocratique Allemande), ces indications étaient peut-être moins importantes que celles que nous avons pris soin de faire figurer en note et qui n'ont pas toujours été bien comprises (« davor » n'est pas « dort » : ce n'est pas dans les mines d'Argentine que Paul Zech a acquis son expérience de terrain).

Composé de sept strophes de facture relativement classique (7 strophes de six vers iambiques à 4 ou 5 accents), le texte de Paul Zech évoquait clairement la révolution prolétarienne, mise en parallèle ou opposée à une conception chrétienne de la condition humaine. Ce sont donc bien deux visions du monde qui sont convoquées, et qu'il importait de bien reconnaître pour pouvoir les comprendre et les analyser comme il convient : une vision chrétienne, incitant à supporter avec patience l'oppression dans laquelle on voit le prix à payer pour le péché originel, qui ne peut être racheté que par le Christ fait homme, et une vision d'inspiration nettement marxiste, appelant au « grand soir » et à la libération de l'humanité entière par la révolution. La progression du poème est d'une grande cohérence : les deux premières strophes décrivent une situation d'oppression et d'exploitation, la troisième amorce l'annonce de la révolte par le refus de la consolation chrétienne traditionnelle, la strophe 4 met en scène une révolte qui monte progressivement pour éclater et culminer dans la strophe 5 – la seule dont la facture formelle soit différente des autres. Les strophes 6 et 7 enfin, par le parallélisme avec le Jugement Dernier et la nuit de la Nativité, soulignent le caractère visionnaire de l'utopie révolutionnaire : le salut de tous par la ré-humanisation du monde.

C'est dans son expérience de mineur que Zech puise les éléments caractéristiques auxquels il recourt pour décrire la situation d'oppression d'ouvriers exploités : beaucoup d'indications concrètes, donc, mais au-delà d'une description réaliste, cette vision de la mine prend évidemment aussi une dimension plus allégorique. La couleur dominante est le noir, celle du charbon, mais aussi celle de l'obscurité d'un milieu souterrain, coupé du reste du monde et privé de toute lumière ou presque, et donc de tout espoir, et dans lequel l'homme n'est guère plus que du bétail. L'allusion à la ville pouvait renvoyer à son traitement dans la poésie expressionniste, à laquelle peut être rattachée celle de Paul Zech : la mine apparaît ici comme une potentialisation négative de l'univers urbain, déjà connoté négativement, mais qui maintient néanmoins ces liens ténus avec la vie que sont les phénomènes naturels observables (la lumière des étoiles, les arbres, les subtils parfums de fleurs) et dont sont privés les mineurs « déshumanisés ». La mine apparaît comme un univers désespérément mécanique, uniforme et d'une certaine manière stérile. C'est dans la seconde partie de la 3^e strophe que s'annonce la révolte, accompagnée d'un brutal changement de couleur : au noir dominant succède maintenant le rouge de la révolution communiste, qui s'oppose à la « patience » chrétienne à travers le refus de supporter plus avant la condition infligée par le péché originel : on ne se contente plus de la promesse d'un éventuel salut dans l'au-delà, on est prêt à conquérir son salut ici et maintenant, collectivement : ce sont des millions d'opprimés qui s'appêtent à exprimer leur révolte contre le capital (« der Baal Besitz »). Les deux questions rhétoriques de la fin de la strophe appellent la réponse donnée à la strophe suivante : la simplicité formelle (les deux assertions parallèles toutes en monosyllabiques au premier vers) est à l'image de la violence et surtout de la détermination d'une révolte organisée, ferme et résolue, et par là-même irrépressible. Les particularités formelles, notamment les ruptures de rythme (accélération, enjambement) et le nombre de vers réduit par rapport aux autres strophes, apparaissent comme l'illustration, dans et par l'écriture même, du soulèvement et de l'ébranlement qu'il provoque : de même que sa force et son ampleur interdisent toute répression, désarmant toute violence armée, c'est l'« ordre » du monde, comme celui de la strophe, qui s'en trouve littéralement fracturé. Les deux dernières strophes peuvent être interprétées comme une sorte de *coda* visionnaire, soulignant l'ambition totalisante et le caractère irrésistible de la révolution. A la différence du Jugement Dernier (« wenn abgewogen wird und ausgezählt »), ce ne sont pas seulement une poignée d'élus qui trouveront le salut, mais bien l'humanité entière, rendue à elle-même par une nuit dont les effets dépasseront ceux de la nuit de Noël. A la nuit dans laquelle le Christ s'est fait homme répond celle qui en rendant aux hommes leur humanité les fait renaître et les rend à leur condition originelle : l'humanité et la vie terrestre en perpétuel recommencement.

Si l'écriture poétique de Zech était formellement moins problématique que celle d'Ingeborg Bachmann, elle semble avoir toutefois posé quelques problèmes à certains candidats, alors même qu'elle aurait pu permettre (par le biais de la 5^e strophe notamment) une entrée dans le texte par des moyens plus familiers. Il est apparu que certains candidats ont de la poésie une conception pour le moins étroite : considérant qu'elle ne peut être que l'expression subjective d'un « moi » forcément singulier (ce qui est certes le cas de l'« Erlebnislyrik », mais toute la production poétique ne saurait être réduite à cette seule catégorie), nombreux sont ceux qui semblèrent déroutés à la fois par la dimension collective du « Kampflied » proposé ici et par la dimension relativement concrète de son langage.

Comme l'an passé, les principaux défauts rencontrés dans les copies moins bien notées portent sur la compréhension, la méthodologie et la qualité de la langue. Le plus souvent, les erreurs d'interprétation sont dues à un manque de culture générale ou à une réticence à oser aller jusqu'au bout de ses idées, notamment lorsqu'il est question de politique : de nombreuses copies ne recourent que du bout du stylo et en toute fin de copie aux termes-clés de l'interprétation de ce texte (« révolution », « communisme », « prolétariat »). Rappelons qu'il n'en va aucunement des opinions politiques ni du jury, ni des candidats, mais de l'interprétation pertinente d'un texte manifestement inscrit dans un courant de pensée précis, auquel il est parfaitement indifférent que l'on adhère (ou non). Comme déjà l'an passé, encore trop de copies n'ont pas su (ou pas osé) faire le lien avec l'arrière-plan historique, politique ou religieux pourtant indispensable à une bonne analyse. Si certains rapprochements littéraires étaient pertinents (Georg Heym, par exemple), trop nombreux sont les candidats qui estiment que la simple mention d'un nom d'auteur ou d'un titre de poème suffisent et qu'il n'est pas nécessaire de les approfondir, alors même que ces rapprochements auraient pu s'avérer fructueux pour l'analyse. A l'opposé, rappelons que le commentaire de texte est un exercice concentré : s'il est toujours bienvenu d'éclairer le texte par des connaissances extérieures, le texte ne doit pas devenir prétexte à un étalage de connaissances sans rapport avec lui. Ainsi n'était-il pas forcément indispensable de convoquer tout à la fois Goethe, Werfel, Magritte ou Döblin, Immermann, Hofmannsthal, Fritz Lang, Tucholsky, Stefan Zweig, Walter Benjamin, Thomas Mann et John Heartfield...

Les problèmes de méthodologie constatés cette année sont assez semblables à ceux des sessions précédentes, aussi rappelons-nous encore une fois les conseils déjà formulés au sujet de la première lecture : comme dans tout exercice de commentaire ou d'explication, il est impératif de prendre d'abord connaissance de la lettre du texte, sans a priori : que *dit* le texte ? Ce n'est qu'ensuite que l'on peut éventuellement se demander ce qu'il *veut* dire à travers ce qu'il dit. Comme l'an passé, nous voudrions également mettre en garde contre une démarche pointilliste qui n'est souvent que l'envers de l'application de grilles toutes faites : si l'analyse de tous les éléments (allusions, images, mécanismes formels etc.), pris isolément, est évidemment une étape indispensable, c'est bien leur intégration dans une interprétation cohérente que l'on attend de la part des candidats. C'est du texte pris comme un tout organique qu'ils doivent proposer *leur* commentaire, et celui-ci ne peut pas n'être qu'une juxtaposition de remarques isolées, quel que soit par ailleurs leur degré de pertinence. Ce ne sont pas tant les « pièces détachées » qui nous intéressent que la manière dont les candidats vont les assembler. Répétons-le : il est vain de chercher à déceler *derrière* le texte les attentes du jury. Mieux vaut rester *dans* le texte, se battre avec lui et livrer au jury le résultat personnel et ordonné de cette confrontation. Les meilleures notes, en nombre plus qu'honorable, ont été attribuées à celles et ceux qui ont accepté de jouer ce jeu – et qui y ont réussi.

Le niveau de langue, lui aussi, était sensiblement identique à celui des sessions précédentes. Le jury s'est réjoui de lire de bonnes copies, bien écrites dans un allemand fluide et précis, mais regrette d'avoir encore rencontré trop de fautes graves dont l'accumulation ou la

fréquence peut venir obérer inutilement des prestations par ailleurs tout à fait honorables (« *er hat gewinnt », « *erriechen » comme participe II de « erreichen »).

Si un bon nombre de candidats s'est montré tout à fait capable de livrer, dans une langue relativement soignée et idiomatique, une interprétation convaincante parce que bien argumentée, d'autres ont encore du chemin à parcourir, même s'ils sont sur la bonne voie. Un entraînement systématique, de la rigueur et de l'exigence dans tous les compartiments de l'exercice et une meilleure gestion de la durée de l'épreuve, qui consacre à la première lecture et à la compréhension du texte le temps nécessaire et réserve à la relecture un temps suffisant, devrait permettre à ceux qui sont encore « un peu justes » des progrès sensibles.